



IV. La socio-histoire des congrégations religieuses québécoises

Paul-André Turcotte, c.s.v.

Volume 57, 1990

L'Église trifluvienne et les franciscains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006907ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006907ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turcotte, P.-A. (1990). IV. La socio-histoire des congrégations religieuses québécoises. *Études d'histoire religieuse*, 57, 45–56.
<https://doi.org/10.7202/1006907ar>

IV. La socio-histoire des congrégations religieuses québécoises

Paul-André TURCOTTE, c.s.v.

Professeur
Université Saint-Paul

Je vais faire état de mes recherches sur les congrégations religieuses québécoises, en trois points: la production et sa portée, la méthode et sa perspective, des suggestions de recherche. Chacun de ces points offre matière à de longs développements. Leur traitement sera cependant à grands traits, quitte à renvoyer à des études publiées ou à paraître sous peu.

1. Itinéraire d'une recherche

Il ne saurait être question d'énumérer et de classer mes publications et recherches depuis 1975. L'exercice mènerait à une longue communication et à des discussions théoriques. Je vais plutôt me limiter aux ouvrages et à des réflexions personnelles sur leur apport à l'histoire religieuse et culturelle du Québec. Ce sera forcément rapide, partiel et partial.

L'étude sur les Clercs de Saint-Viateur (CSV) et la révolution tranquille aurait pu s'intituler *Les transformations socio-religieuses des années soixante*, au lieu de *L'éclatement d'un monde*. Le second titre explicite le contenu du premier, qui, lui, suggère davantage un processus traversé par des continuités et des discontinuités. C'est la correction apportée par *Les chemins de la différence*. Cet ouvrage retrace la décomposition du monde viatorien en sous-mondes, chacun puisant et à la tradition et à la modernité, séculières ou religieuses. Comme précédemment, les courants repérés dans la congrégation des CSV sont actifs dans la société et l'Église. Mais on ne saurait toutefois transposer d'un groupement restreint à la société globale. En effet, l'analyse de la dynamique ou du fonctionnement d'un groupement (le micro-social) permet d'en décoriquer la complexité interne et externe; quant au mouvement socio-histo-

rique (le macro-social), il s'affiche volontiers plus diffus, sinon plus alambiqué.

En prolongement, le troisième ouvrage porte sur l'enseignement secondaire public des frères éducateurs, de la première guerre mondiale à la réforme scolaire des années 60. L'enseignement dont il s'agit, je précise, n'est pas le primaire supérieur habituellement considéré par l'historiographie, mais un cours post- primaire dispensé à l'école publique et donnant accès au degré supérieur. L'analyse de la pratique éducative s'étend à la genèse de la révolution tranquille, et d'une de ses conséquences, la pluralisation socio-religieuse. Elle le fait sous cet angle: les rapports entre la tradition ethno-culturelle, imprégnée de religion catholique, et la modernisation, particulièrement dans sa composante qu'est la rationalité scientifique. En clair, la révolution tranquille n'a rien de subit; elle est bien plutôt l'aboutissement d'une longue gestation traversée par des projets de mise à jour, des conflits, des différences dans l'appropriation de la tradition et l'insertion dans la modernité.

Comment rendre compte des jeux et enjeux en présence sans référence à l'imaginaire social? En l'occurrence, cet imaginaire, d'un point de vue sociologique, renvoie à l'utopie. Ce terme ne signifie surtout pas des idées vaporeuses ou révolutionnaires. L'utopie s'entend comme la mise en cause, relative mais non moins réelle, d'un ordre établi et l'attestation simultanée d'une réalité globalement autre. Ainsi, les frères éducateurs poursuivent le renversement de la condition de dépendance politico-économique des francophones en même temps que le renouvellement de la culture canadienne-française par le mixte de l'américanité et du caractère latin. La pratique déterminée par l'affirmation culturelle et la reconquête d'un pays en fonction de conditions sociales-historiques nouvelles connaît, de 1921 à 1964, reculs et avancées, détours et relocalisations, transactions et affrontements. Les humanités des collèges classiques sont particulièrement prises à partie.

Les projets éducatifs sont périodiquement reformulés, à l'intersection de la vision alternative et des contradictions du quotidien. Dans les écrits, l'expression de la vision utopique se loge le plus souvent dans l'ombre de l'incise, du sous-entendu, voire carrément dans le non-dit, dans les écarts entre le discours officiel et la pratique. L'explicite n'est pas toutefois absent; il apparaît à l'occasion des mises au point internes, des crises de parcours ou des réalignements des stratégies. La systématisation a peu cours; aboutissement de la pratique réfléchie, elle signifie tout autant la difficulté de la relance, surtout de 1956 à 1967.

Retracer le cheminement du secondaire public constitue une entreprise à volets multidimensionnels. C'est tout à la fois raffiner sa connais-

sance du fonctionnement des groupements religieux, faire des incursions dans les marges de l'histoire officielle, conséquemment sortir du communément reçu et devoir composer avec l'inattendu, construire une cohérence à partir d'un matériau épars et fourmillant de contradictions factuelles.

La production vite esquissée a son point d'ancrage dans les recherches et séminaires menés à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Paris), spécialement sous la direction de Jean Séguy. Les thèses et rapports de recherche post-doctoraux abordent les origines maristes ou viatoriennes (Bernard Denault et Benoît Lévesque), les implantations canadiennes des congrégations masculines (mêmes auteurs), les rapports entre charisme et économie (Gabriel Dussault). Ces études, répétons-le, nous apprennent autant sur les mouvements de société et d'Église que sur le dynamique des groupements volontaires utopiques, qu'ils soient pris à leurs origines ou une fois institutionnalisés. Les groupements volontaires désignent des groupements jouissant d'une autonomie de fonctionnement et de définition; l'utopie renvoie à la symbolique, à un ensemble de représentations attestant une réalité autre.

Depuis les quatre dernières années, la production a englobé les rapports entre éducation et religion, la méthode de la socio-histoire, la théorisation des différences chrétiennes et la sociologie des tout premiers christianismes, du Nouveau Testament autrement dit. La diversification n'est pas étrangère à la réception des écrits et aux commandes. Ces dernières sont venues des sciences de l'éducation ou des sciences politiques bien davantage que des sciences religieuses. En outre, les réactions de collègues, que ce soit dans les recensions signées ou les observations anonymes des comités de lecture, ont permis de pointer les forces d'inertie intellectuelle dans le champ de la production dite savante.

Dans une trentaine de communications et articles, j'ai pu élargir le champ de la recherche, développer des points esquissés dans les études antérieures ou en procéder à des relectures. Au fil de la production, l'interprétation s'est affinée, l'information documentaire s'est précisée, et de nouvelles hypothèses ont émergé de ce travail fait de vigilance et d'exploration. A toutes fins pratiques, les congrégations continuent de faire objet d'étude, soit à l'intérieur du Groupe de recherche franco-belge sur les groupements confessionnels et politiques, soit en relation avec l'Institut romain de recherche sur les ordres religieux qui publie *Claretiana*. La demande d'une analyse critique n'est surtout pas du côté des congrégations religieuses canadiennes. Nous avons affaire à des groupements qui se sont grandement retirés de la culture intellectuelle, d'ailleurs bien avant d'avoir atteint l'âge de la retraite. Néanmoins, un

certain nombre de religieux et religieuses manifestent de l'intérêt pour des études autres qu'apologétiques.

Indépendamment de la demande, je me propose de mener à terme certains dossiers, comme l'intervention de la Fédération des frères éducateurs dans le secondaire public, l'engagement social de certains groupes congréganistes au sein de l'Église populaire, les changements internes et externes dans le passage de l'école à la paroisse. A ce sujet, une question m'apparaît percutante, que je formule dans des termes sociologiques: les réaménagements, en regard de la légitimation des pouvoirs, de la légitimation sociale et de la légitimité interne, c'est-à-dire la réinterprétation continue des origines et du «charisme». Des comparaisons diachroniques ou synchroniques sont envisagées. Pour le moment, les dossiers sont constitués en bonne partie; il faut trouver temps et moyens pour leur traitement. C'est un exercice dont les exigences ne s'accordent pas de soi avec les conditions de travail habituelles ou avec les organismes subventionnaires.

2. La perspective et la construction du discours sociologique

Dans les paragraphes précédents, la perspective et la méthode sociologiques ont été évoquées. Maintenant, je vais les aborder par deux biais connexes: les caractéristiques du discours sociologique et sa construction. Il s'agit de connaissances fondamentales nécessaires à la saisie de l'approche socio- historique¹.

Discours scientifique s'oppose à discours impressionniste et à discours idéologique. Si des traits propres à chacun peuvent être dégagés, c'est à l'intérieur de cette opposition. Pour ce qui est du discours scientifique, il se présente comme un discours fabriqué et capable de rendre compte de sa fabrication. Conséquemment, il ne se fonde pas sur une révélation divine ou un monde de valeurs. Démarche de la raison, il est en mesure de faire part du processus de sa production et des limites de la connaissance obtenue. La pertinence ne se jauge pas à l'aune du normatif, mais de la cohérence interne et de l'avancée cognitive, cette avancée fût-elle la voie de l'hypothèse infirmée.

¹ Nous reprenons pour une part, et complétons, notre article: «Recherche-action et sociologie historique. Questions et méthode», dans Adrian M. Visscher (dir), *Les études pastorales à l'université. Perspectives, méthodes et praxis*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa. En outre, l'introduction de l'ouvrage sur l'enseignement secondaire public des frères éducateurs tente de dire sa fabrication; c'est en quelque sorte une illustration de la méthode exposée ici en termes généraux.

De la part du chercheur il est requis un détachement continu de ses visions premières de l'objet et une vigilance constante à l'égard de sa propre subjectivité et des perceptions courantes du milieu ambiant. Exorciser la subjectivité ne signifie pas nier tout de go croyances, sentiments ou perceptions. Ces derniers nourrissent la relation à l'objet, et l'empathie stimule l'intelligence, surtout quand des humains sont impliqués. Même plus, l'investissement personnel constitue un moteur d'importance dans l'investigation de l'objet, le foisonnement des intuitions et la marche du raisonnement. L'inspiration, elle, peut même venir d'un événement, d'un fait ou d'un dire sans rapport évident avec la recherche en cours. Le terreau de la pensée scientifique n'est pas l'arsenal de méthodes mais bien la vie en société, les échanges quotidiens, l'observation de milieux divers. La comparaison favorise la relativisation; la relativisation, le questionnement; le questionnement, l'examen.

Si nous nous rapportons au travail du sociologue, celui-ci ne tente pas d'établir ce qu'il faut croire, penser ou faire. Dans un premier temps, le sociologue essaie de décrire avec précision, de mettre en ordre et de comparer entre eux des phénomènes humains, en les considérant comme des phénomènes sociaux. Ici, la relation des faits, gestes et paroles, gagne à être explicite, claire et précise. La condition vaut différemment pour le contexte général et la scrutation d'un point à la croisée de courants multiples. De plus, les faits n'ont pas tous la même importance, et certains restent ombragés devant l'impossibilité de faire davantage de lumière en raison de l'information disponible (dans les documents consultés ou recueillis sous un autre mode), des restrictions dans l'accès aux archives, et quoi d'autre. Enfin, le sociologue ne considère pas les faits en eux-mêmes ou pour eux-mêmes, mais en interrelation. D'ailleurs, l'objet spécifique de la sociologie n'est pas à proprement parler la société, mais la relation sociale. Dans cette perspective et en un second temps, le sociologue essaie d'expliquer les phénomènes sociaux observés et décrits par d'autres phénomènes de même nature. Par exemple, il peut dégager les fonctions sociales de telle politique ecclésiastique. Il s'agit de l'interprétation, où jouent tout particulièrement la comparaison, synchronique ou diachronique, et la référence à un cadre théorique, entendu comme une hypothèse large qui guide la compréhension d'ensemble.

Or, comment se construit le discours sociologique comme discours scientifique et, en particulier, le cadre de référence qui en est la clé de voûte? Dans sa plus simple expression, la construction comprend la constitution du dossier, l'élaboration des hypothèses et l'analyse vigi-

lante. Quoi de plus simple comme ingrédients d'une méthode! Je ne saurais, par contre, en exposer adéquatement en si peu de lignes, les aspects épistémologiques et les exigences concrètes.

Au prime abord, le chercheur a des opinions et impressions, positives ou négatives, sur l'objet à scruter. Peu importe l'orientation des perceptions, l'effort de taille est d'en prendre conscience et de les autocritiquer pour mieux les maîtriser, voire les rendre opératoires d'une certaine façon. La formation du dossier contribue à la prise de distance, à la condition que l'exploration soit configurative, donc qu'elle outre passe le champ des idées reçues, ne se rebiffe pas devant le non prévu qui embarrasse, désinstalle, met sur la voie de l'inconnu. L'opération s'avère volontiers plus délicate qu'on ne pourrait l'imaginer à prime abord. Comme dit le proverbe burundais: «L'étranger voit ce qu'il connaît». L'information recueillie va en tous sens, qu'il s'agit d'interroger et de corrélérer pour dessiner une cohérence. Des questions ont surgi au cours de l'inventoriage; confrontées avec des faits singuliers, des théorisations, des études similaires, ces questions se transforment en questionnement, en hypothèses, et finalement en théorisation. Celle-ci n'est surtout pas la formulation d'idées qu'il faut prouver ou appliquer à priori à un dossier. Elle est bien plutôt le fruit d'une démarche d'intelligence, comme elle l'aiguillonne dans la vérification des hypothèses. Celles-ci guident l'analyse située à l'intérieur d'un cadre conceptuel.

Large et non focalisé, ce cadre sert à édifier la cohérence d'un dossier constitué de faits émiétés. Cela suppose que le chercheur ait lu les archives lui-même et non par personne interposée. Ne contiennent-elles pas des données mineures ou isolées à première lecture et s'avérant significatives par la suite? L'intégration de telles données constitue l'indice d'une vigilance qui nourrit la prise de distance. L'impression ou l'idéologie a toutes les chances d'avoir conduit l'analyse, si les conclusions confirment point par point les hypothèses; le questionnement aura servi à étoffer la vision subjective des choses, le discours se sera arrêté au seuil de la critique. L'autoconfirmation a moins de chances de s'être produite dans le cas où les conclusions ont dévié des hypothèses, quitte à être demeurées dans le cadre de référence. En clair, la vigilance s'impose tout le long du processus de connaissance. Ce processus, dans les mots de Pierre Bourdieu, implique que l'objet a d'abord été conquis, ensuite construit et enfin constaté². Or, ces opérations de l'entreprise sont loin d'être cloisonnées, comme elles ne sauraient s'aligner selon un

² Pierre Bourdieu, *Le métier de sociologue*, Paris/La Haye, Mouton Éditeur, 1973, 354 pp.

enchaînement préétabli. Dans l'aventure de la recherche, la relation commence avec la composition du matériau, qui doit souvent être complété au moment de l'analyse réajustant les hypothèses.

3. Sociologie et histoire

D'après la démarche trop rapidement esquissée, la sociologie est d'abord et avant tout une perspective et non une discipline. Si elle a pour creuset l'histoire, devant quelle production historique nous trouvons-nous? Pour reprendre les termes de Michel de Certeau, nous avons une histoire dite corrélatrice ou interprétative et non cumulative ou événementielle. De part et d'autre, l'exactitude dans la reconstitution factuelle importe au premier chef, et l'éclipse de faits renvoie à la fabrication même du récit. Celui-ci est composé à partir de traces fournies à l'historien vivant dans des conditions autres que celles de ces traces. Étrangeté et familiarisation à leur endroit accompagnent la reconstitution événementielle, en rapport à un questionnement non pas d'hier mais d'aujourd'hui. Ce questionnement, autant que l'état des traces, commande le tri documentaire. Que la documentation soit mince ou qu'elle soit volumineuse, tout ne peut être retenu, et combien de traces ne s'alignent pas de façon linéaire ou univoque. C'est que le document renvoie à autre chose qu'à sa matérialité: en gros, il renvoie à une conscience et à une singularité sociale.

Le plus souvent, l'historien ne peut échapper à la confrontation avec un ailleurs dans le temps et l'espace. La confrontation traverse le questionnement et la relation, au sens de récit et d'interaction. Dans la relation, les hypothèses ou le cadre de référence peuvent être ou explicites ou implicites; le caractère construit du récit, reconnu ou occulté; la liaison entre les faits, tenir au cadre de référence ou au cumul événementiel, sinon à l'évocation de l'évidence. Ce sont les grands traits de deux écritures historiques. Elles vont leur chemin, en opposition ou en coopération. Par exemple, un socio-historien ne se refuse pas d'emblée à l'écriture événementielle. D'ailleurs, établir la chronologie des faits s'impose comme préalable au récit non linéaire. En connexion, parmi les points qui mériteraient d'être élaborés dans ce sens, je signale la question de l'éthique et la distinction entre mémoire et histoire³. Les rapports entre

³ Les écrits sur la pratique historique ne se comptent pas. Pour notre part, nous nous inscrivons ici dans la lignée de Michel de Certeau. Nous en signalons *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, 358 pp. Une discussion des plus stimulante se trouve dans le collectif *Débat autour du livre de Paul Ricoeur «Temps et récit»*, Paris, *Cahiers Recherches-Débats*, 1984, 31 pp. On ne saurait oublier le *Max Weber et l'histoire* de Catherine Colliot-Thélène, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, 121 pp. Ce petit livre est tout à la fois une introduction à la pensée de Max Weber et une présentation de la sociologie historique, en regard notamment de l'école historique allemande et de l'herméneutique philosophique.

sociologie et histoire sont plus complexes que ces indications. Néanmoins, on aura saisi que l'interaction entre l'histoire factuelle et l'histoire interprétative suit des voies propres à chaque dossier. En ce qui concerne l'histoire religieuse québécoise, il m'apparaît que l'histoire événementielle a de fortes chances de continuer de prédominer. Cette forme de relation peut dépasser la simple description factuelle et accorder une grande importance au contexte social. Ce serait toutefois un abus de langage que de la qualifier de socio-histoire. A moins d'un renversement des choses, cette dernière va garder un caractère marginal et quelque peu étranger, importé en quelque sorte, au sein de la production franco-canadienne, ou québécoise. Mais je n'ai pas à défendre l'utilité ou la pertinence de la socio-histoire. Une histoire sociale d'allégeance anglo-saxonne ne s'y apparente-t-elle pas de quelque façon?

Loin de prôner l'affirmation d'un type d'histoire sur un autre, je souhaite la diversification des méthodes et la multiplication des études. Le souhait peut sembler banal. A mon avis, il appelle des changements d'attitude. Sur ce, je vais me limiter à quelques remarques. La pluralité du discours historique est peu conciliable avec le refus de considérer une écriture autre que l'écriture linéaire et strictement factuelle. Le refus pousse l'intransigeance éventuellement jusqu'à la réduction du vocabulaire recevable au lexique courant, hostile à tout néologisme. Même des termes des sciences sociales communément utilisés par la presse ne sont pas admis, et les désignations propres à un dossier sont ignorées (v.g. «congréganiste», «religieux-clerc» et «religieux-laïc»).

L'esprit de conformité au prescrit, esprit typique de l'orthodoxie, se traduit aussi par l'assimilation, sans discussion, de la pratique courante au discours officiel. Si l'écart entre les deux niveaux n'est pas pris en compte, le sont encore moins les différenciations des pratiques et de leur rapport à la régulation sociale ou religieuse. Le manque de distance à l'objet peut servir des positions à forte teneur idéologique. Les intérêts de classe s'en trouvent raffermis, de même qu'une mémoire et une éthique. Leur critique a des exigences, de méthode notamment. Ces exigences constituent des conditions pour une histoire religieuse non centrée d'abord sur les visions institutionnelles ou la défense de visions des choses particulières; elles avancent une histoire critique, une histoire de l'autre et autre.

4. Suggestions de recherche

Pour ce qui est des thèmes de recherche, les congrégations auraient avantage à encourager l'histoire de leurs oeuvres majeures, d'autant que des acteurs concernés sont encore vivants. Le récit de ces oeuvres peut

être d'une facture honnête, au sens classique du terme, même si un soupçon d'apologétique y est manifeste. Histoire des oeuvres, mais aussi de personnalités marquantes et, de ce fait, révélatrices des courants et des imaginaires dans la société francophone à tel moment de son évolution. Histoire et sociologie également des pratiques pédagogiques liées de près à un genre de vie et à une spiritualité, à une cosmovision particularisée de l'existence individuelle et collective. Histoire enfin de l'insertion socio-culturelle et religieuse de groupements trop vite assimilés à de simples institutions ou vus d'un lieu strictement fonctionnaliste, c'est-à-dire de leur capacité de répondre à des besoins circonstanciés et de s'ajuster aux changements en cours.

La remarque dépasse la méthode historique; elle renvoie à la sociologie, dans la mesure au moins où une conception de la société et de sa dynamique est en cause. La conception fonctionnaliste, jointe à la relation attachée aux seuls faits textuels ou directement observables, sinon mesurables (le positivisme), imprègne la culture nord-américaine, au point qu'on ne saurait y échapper de quelque façon. Il serait souhaitable que la vision façonnée par le «à quoi ça sert?» ou l'harmonie des rapports dans le corps social, ait au moins le doute qu'elle ne constitue pas la totalité des approches des dynamiques socio-historiques. La relativisation n'appelle-t-elle pas quelque connaissance des sciences sociales? A les refuser, ne risque-t-on pas d'être le véhicule d'une vision de société collée aux idéologies dominantes? La question renvoie à celle du sujet dans le discours historique.

Bibliographie sélective

(La bibliographie se limite aux titres qui traitent directement des ordres religieux, en contexte québécois ou sous l'angle théorique).

1. *Ouvrages:*

L'enseignement secondaire public des frères éducateurs (1920- 1970). Utopie et modernité, Montréal, Bellarmin, 1988, 220 pp.

Les chemins de la différence. Pluralisme et aggiornamento dans l'après-concile, Montréal, Bellarmin, 1985, 192 pp.

L'éclatement d'un monde. Les Clercs de Saint-Viateur et la révolution tranquille, Montréal, Bellarmin, 1981, 366 pp.

2. *Rapports de recherche:*

Fonction et utopie dans l'Église. La Fédération des Frères Éducateurs (1918-1972), Ottawa et Paris, Centre de recherche en histoire religieuse du Canada et Groupe de Sociologie des Religions (Rapport de recherche post-doctoral), 1983, 300 pp. (Après publication partielle sous forme d'articles, ce rapport a été réécrit de 1985 à 1987, en y ajoutant la théorisation de la modernité et en focalisant l'objet. Nouveau titre: *Les congrégations masculines et l'enseignement secondaire public québécois [1920-1970]*, 525 pp.)

Le pluralisme dans les congrégations religieuses québécoises. Étude socio-historique d'un cas: Les Clercs de Saint-Viateur dans le Québec des années soixante-dix, Paris, Groupe de Sociologie des Religions (C.N.R.S.), (Rapport de recherche post-doctoral), 1981, 296 pp.

Des religieuses à la croisée des chemins. Rapport de l'enquête sociologique menée dans la Congrégation des Soeurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire, Rimouski, Maison Mère des Religieuses du Saint-Rosaire, 1980, 175 pp.

3. *Études théoriques:*

«À l'intersection de l'Église et de la secte, l'ordre religieux», *Sociologie et sociétés*, 22-2(octobre 1990) pp. 65-80.

«Recherche-action et sociologie historique. Questions de méthode», dans Adrian M. Visscher (dir), *Les études pastorales à l'université. Perspectives, méthodes et pratiques*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, pp. 222-237.

«Les compromis de l'inculturation d'après Ernst Troeltsch», dans Jean-Claude Petit et Jean-Claude Breton, *Enseigner la foi ou former des croyants*, Montréal, Fides, 1989, pp. 177- 198.

«L'Église, la secte, la mystique et l'ordre religieux. Une approche théorique dans la coulée d'Ernst Troeltsch», *Église et Théologie*, 20(1989), pp. 77-98.

4. *Études empiriques:*

«Formation culturelle, formation scientifique et formation spécialisée dans l'enseignement secondaire public», dans Christiane Gohier (dir), *La formation fondamentale*, Montréal, Les Éditions Logiques, 1990, pp. 93-103.

- «La religion à l'école publique québécoise. Structures, pratiques et enjeux», dans Jean-Paul Willaime (dir), *Univers scolaires et religions*, Paris, Cerf, 1990, pp. 31-64.
- «Sécularisation et modernité. Les frères éducateurs et l'enseignement secondaire public québécois (1920-1970)», *Recherches sociographiques*, 30-2(1989), pp. 229-249.
- «Renforcement doctrinal, modernité et distanciation institutionnelle. A propos d'une enquête auprès des finissants du secondaire public québécois (1962-1963)», dans *Colloque: Formation et défense des «orthodoxies» dans les églises et les groupements d'inspiration politique*, Bruxelles, Léo Moulin éd. (Duculot), 1989, pp. 213-239.
- «Éducation catholique et modernité dans l'enseignement congréganiste québécois (1920-1970)», *Claretianum*, 28(1988), pp. 327-366.
- «Aux origines de l'enseignement secondaire public québécois, le cours primaire supérieur à l'école Saint-Louis du Mile-End (1920-1940)», *Les Cahiers de Cap-Rouge*, 16-2(1988), pp. 9-29.
- «Les congrégations religieuses québécoises, entre le mouvement et l'institution», *Studies in Religion/Sciences religieuses*, 3(1987), pp. 317-331.
- «Éducation catholique et nationalisme au Canada français», *Social Compass*, 31-4(1984), pp. 365-379.
- «Les Frères éducateurs et l'enseignement secondaire public québécois (1920-1970), *La Société Canadienne d'Histoire de l'Église Catholique.*» *Sessions d'étude 1983*, Ottawa, Éditions Historia Ecclesiae Catholicae Canadensis, 1984(c1983), pp. 231-255 (Un article sur la Fédération des Frères éducateurs).
- «La mission: du singulier au pluriel», *La vie des communautés religieuses*, 42-1(1984), pp. 26-39.
- «Le pluralisme dans les congrégations religieuses québécoises. Aspects sociologiques», *Pastoral Sciences/Sciences Pastorales*, 1(1982), pp. 27-41.
- «Le recrutement dans les congrégations religieuses canadiennes», *Studies in Religion/Sciences religieuses*, 9- 4(automne 1980), pp. 415-426.
- «La recomposition identitaire dans les congrégations enseignantes québécoises», dans les *Actes du congrès* (1988) de la Société française d'ethnologie (publication du CNRS).

«La redistribution des pouvoirs dans les mises à jour d'un ordre religieux: les Clercs de Saint-Viateur canadiens, dans un collectif sur les acquisitions de pouvoir», chez Duculot, en Belgique.

«La rectification catholique à l'école des frères (1947- 1963)», dans *Cultures du Canada français*, 1991.